

ments qu'il ne lui fit essayer dès que l'occasion s'en présentait, et les remontrances, et les réprimandes du père ne purent lui faire changer de conduite.

Le père avait une fortune considérable dans le commerce. Se sentant déjà vieux, il fit son testament, et par un partage des plus étranges, lui qui connaissait ses deux enfants, qui aimait le cadet et blâmait la dureté de l'aîné, il laissa à cet aîné tout son bien, avec tout ce qu'il avait de fonds, le priant seulement de continuer le négoce et d'aider son frère. Il mourut quelque temps après.

Dès que l'aîné se vit seul maître, il ne contraignit plus sa haine, et chassa de la maison son malheureux frère, l'exposant à la merci du sort, sans lui donner aucun secours.

Tant d'inhumanité dans un frère remplit le cœur du jeune homme d'indignation et d'amertume : il était découragé. "Si mon frère me traite ainsi, disait-il en pleurant, que dois-je donc attendre des étrangers ?"

Il fallait vivre, et la nécessité lui rendit le courage. Comme il était un peu au fait du commerce, il quitta Montréal et s'adresse à un négociant de New-York, à qui il offre ses services. L'autre les accepte et le reçoit dans sa maison.

Après quelques années d'épreuves, il lui reconnut tant de prudence, tant de vertu et tant d'exactitude dans ses comptes, qu'il lui donna sa fille en mariage, et en mourant il lui laissa tous ses biens.

Après la mort du beau-père, le gendre se trouvant assez riche, et n'étant point de ces ambitieux insatiables que la fureur d'amasser n'abandonne qu'aux bords du tombeau, plus jaloux de vivre en paix, il acheta dans une province éloignée une belle terre avec son château, s'y retira avec son épouse, et y vécut content avec honneur et bonne renommée.

Il est une Providence qui punit toujours les cœurs barbares. L'aîné, depuis la mort du père, avait continué le commerce, multiplié les entreprises, et longtemps tout réussit au gré de ses vœux ! Mais il vint une année fatale ; les pertes s'accumulèrent. Dans le même temps plusieurs marchands, qui avaient entre les mains ce qui lui restait d'argent, firent banqueroute ; et pour comble d'infortune, le feu prit à la maison, consuma tout ce qu'il avait d'effets, et le réduisit à la mendicité.

Dans cette horrible état, il ne lui restait d'autre ressource pour ne pas périr de faim, que d'errer dans le pays, implorant l'assistance des âmes charitables que le récit de ses malheurs pouvait attendrir. Il mangeait le pain de la charité publique dans les larmes et les remords.

"Où en serais-je à présent, se disait-il en soupirant, si tous les hommes étaient aussi durs que je l'ai été ? Ah ! s'ils savaient comme j'ai traité mon frère, ils me repousseraient avec horreur ! Mon frère ! mon frère ! s'écriait-il quelquefois dans le chemin, où es-tu ? tu me maudis sans doute, et tu éprouves peut-être en ce moment les horreurs de la faim. Ah ! que ne peux-tu me rencontrer et me voir ; tu serais vengé ! Que ne puis-je en t'embrassant rompre avec toi ce morceau de pain, qu'une mère pauvre et généreuse vient de me donner par la main de son jeune enfant ! je serais consolé. Hélas ! si le hasard m'offrait à ses yeux, il ne reconnaîtrait jamais son aîné sous ces lambeaux de la misère. Il devait pourtant espérer de m'y trouver, s'il croit qu'il soit un Dieu vengeur."

Un jour qu'il avait fait plusieurs lieues, ayant à peine trouvé ce qu'il lui fallait pour le soutenir, il aperçut de loin un homme bien mis se promenant dans une prairie voisine d'un joli château dont il lui parut le seigneur. Il

s'avance, l'aborde, lui expose ses malheurs, ses besoins, et le conjure de lui accorder quelque secours.

—D'où êtes-vous, lui demanda l'étranger, et comment s'est fait cet enchaînement de revers qui vous a réduit à l'état où vous êtes ?

L'autre lui raconta son histoire en détail, ne supprimant que l'article de ses mauvais traitements pour son frère. Dans l'effusion de son récit, il fut tenté plus d'une fois de lui révéler tout, et d'avouer qu'il avait bien mérité ses malheurs ; mais la crainte et le besoin le retinrent, il craignit d'éteindre par cet aveu la pitié qu'il voulait inspirer à ce seigneur. Il en dit pourtant assez pour être reconnu de quiconque connaissait sa famille.

L'étranger, sans lui faire part de sa découverte, l'emmena au château et ordonna à ses gens de le bien traiter et de lui préparer un logement pour la nuit. Le soir il raconte à sa femme l'aventure qui vient de lui arriver, et lui communique son dessein.

Le pauvre dormit d'un sommeil profond et paisible toute la nuit, et le matin, à son réveil, sa première pensée fut "que cet honnête homme est bienfaisant : s'il n'est pas né riche, il méritait de le devenir."

Quelques heures après, le maître l'envoie chercher. Quand il fut en sa présence, il le fixa quelque temps avec attendrissement, et lui demanda s'il ne le connaissait point ?

—Non, répondit le pauvre.

—Hé quoi ! s'écria-t-il en pleurs, je suis ton frère ! En même temps il s'élança à son cou, et l'étreint tendrement dans ses bras.

L'aîné, frappé d'étonnement, de confusion, de repentir, de reconnaissance et de joie, tombe à ses genoux, et fondant en larmes, il s'écria :

—Mon frère ! Pardon ! Pardon !

—Il y a longtemps, lui répond son frère, que je t'ai pardonné. Oublie le passé, tu es riche, car je le suis. Vivons ensemble et aimons-nous.

—Oui, mon frère, je t'aimerai bien, répond l'aîné d'une voix étouffée par les sanglots ; mais je ne me pardonnerai jamais. Je me souviendrai toujours de la manière dont je t'ai traité, et que c'est toi qui me soulage.

A. SCOT.

LE PÈRE AUX ÉCUS

PROVERBE EN ACTION

Un soir d'hiver, que je causais au coin du feu avec mon grand-père, l'excellent vieillard me dit :

—Pour cette fois, mon enfant, je ne te conterai pas d'histoire. Tu commences à être un grand garçon. Les fables ne sont plus de ton âge. Ce qu'il te faut maintenant, c'est la science des proverbes, c'est-à-dire ce qui apprend le mieux à connaître le bon et le mauvais côté de la vie.

—Eh bien ! lui répondis-je, parle, mon grand-papa, dis-moi un proverbe : je t'écoute.

L'excellent vieillard pris dans sa tabatière d'argent un peu de poudre sternuatoire, l'introduisit dans ses narines, posa la jambe droite sur la jambe gauche, et ajouta :

—Il s'agit de choses sérieuses, je t'en préviens, mon enfant.

—Les choses sérieuses ne m'ennuient jamais quand elles passent par ta bouche, grand-papa. Cette flatterie enfantine le fit sourire.

—Nous disions donc, reprit-il, qu'il est temps de t'enseigner des proverbes. Eh bien ! grave profondément dans ta mémoire celui que voici : "il ne faut pas se déshabiller avant d'avoir préparé son lit."

—Mais, objectai-je, cher grand-papa, je ne comprends pas très bien. Qu'est-ce que cela signifie ? Dis-le moi.

—C'est juste, mon enfant. Cela a besoin de commentaires. Entre nous, cela veut dire qu'un homme de sens ne doit pas se dépouiller de son bien avant d'être descendu dans la tombe.

Evidemment cette explication rendait le proverbe plus clair, mais elle lui donnait aussi une tournure excessivement mélancolique. Les enfants s'attristent toujours et avec raison lorsqu'on leur parle de la mort.

Mon grand-père le comprit ; aussi s'empressa-t-il d'ajouter :

—Je t'avais prévenu que cette causerie roulerait sur des choses sérieuses. Cependant je vais te rendre le proverbe plus sensible, non par un conte ni par une fable, mais par une histoire vraie et qui s'est presque passée sous mes yeux. C'est un de mes souvenirs de jeunesse :

Ecoute, reprit-il, cette histoire, et transmets-la à ton tour à tes petits-fils, si tu en as un jour.

Il se trouve au fond une moralité excellente, à l'usage de toutes les familles, sans exception.

Pour la seconde fois je me préparai à écouter, et le bonhomme procéda à son récit.

Ceci, dit-il, est la véritable histoire du "Père aux écus."

Figure-toi, mon enfant, qu'on désignait sous ce nom, il y a soixante ans environ, un vieux et vénérable orfèvre. Ce n'était pas que M. Deslauriers fut énormément riche ; mais de ce qu'il avait fait son tour en Californie, en n'emportant qu'un petit écu dans une bourse de cuir, et de ce qu'il était revenu au pays après trente ans d'absence, avec soixante mille dollars à peu près, on lui donnait le sobriquet en question, afin d'en faire un exemple.

M. Deslauriers était d'ailleurs un homme recommandable sous tous les rapports.

Resté veuf avec une jolie fille de dix-neuf ans, qui était toute sa joie, il ne cherchait qu'à la bien marier avant de quitter ce bas-monde. Soir et matin, il récitait à genoux une prière, très courte mais très touchante :

"Mon Dieu, envoyez-moi, je vous prie, un bon mari pour ma fille."

Geneviève, je te l'ai déjà fait remarquer, était jeune et jolie. Selon toutes les apparences, son héritage devait être d'un fort montant. Elle ne pouvait donc manquer de trouver "Un bon mari."

Il s'en présenta dix ou douze ; mais M. Deslauriers n'en choisit qu'un, et c'était naturellement celui que Geneviève aimait le plus. Au demeurant, un bon garçon, qui savait beaucoup de petites choses, un peu de danse, un peu de musique, un peu de littérature, un peu de mécanique, mais qui ne savait pas d'état.

Mais cela ne tirait pas à conséquence, puisque la fiancée était riche pour deux.

Après la cérémonie nuptiale, M. Deslauriers prit à part ses deux enfants et leur dit :

"Vous pensez bien, mes bons amis, que je n'ai rien de plus cher au monde que vous-mêmes. Me voilà vieux. A quoi bon garder par devers moi une fortune dont je ne saurais jouir ? Un notaire est là, dans la chambre voisine, avec son papier et sa plume toute taillée. Sans plus tarder, je vais vous faire donation de tout ce que je possède. Je ne veux pas me réserver un sou. Seulement, vous me prendrez avec vous, et je suis sûr d'avance que ne me laisserez manquer de rien."

Pour toute réponse, Geneviève et son mari sautèrent au cou de M. Deslauriers et l'embrassèrent en lui prodiguant mille compliments plus affectueux les uns que les autres.

Le notaire dressa l'acte, M. Deslauriers le